

LES LIENS DU SILENCE

COLETTE
DELMAS



AMBRE

ISBN : 978-2-36336-114-1

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014

© JACQUES FLAMENT ÉDITIONS
44, rue principale, 08380 LA-NEUVILLE-AUX-JOÛTES
www.jacquesflament.com

Le code de la propriété intellectuelle interdisant copies et reproductions destinées à une utilisation collective, toute représentation, toute reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes parents,
À mon oncle Jean,*

*À Annie Ernaux
pour son soutien constant.*

*Le malheur muet d'être parmi les hommes,
cet homme sacrifié : l'enfant.*

INÈS CAGNATI
Génie la folle

Les souvenirs s'éloignent lentement, comme un paysage que je laisse derrière moi, que je quitte. Ils glissent et passent. Ce sont des ombres projetées sur un mur que je longe. Des ombres mêlées. Je vois défiler des visages, des silhouettes, les détails fins d'un feuillage, les tiges et les feuilles qui s'entrecroisent. Quelques scènes se détachent plus nettement sur un mur, dans la lumière du soir qui monte, puis à leur tour elles glissent et passent. J'entends un bruissement, la rumeur, un chien qui aboie au loin. Je reconnais les couleurs, les odeurs, une parole dite, entendue, le visage des amies d'enfance, la force des saisons, l'été surtout avec ses ciels hauts et bleus, la chaleur qui s'annonce déjà dès les premières heures du jour, les heures creuses et vides de l'après-midi, l'herbe séchée, jaunie, autour du vieil olivier dressé au milieu du champ, à côté de la maison où j'ai grandi.

Les souvenirs passent et restent, comme le corps ils relient l'enfance à aujourd'hui.

Avec mon frère, il y a quelque temps, nous l'avons vidée cette maison, vidée de tout ce qu'elle contenait. Maintenant, ce sont des locataires qui l'habitent.

Ma mère y vivait seule depuis une quinzaine d'années, depuis qu'elle s'était séparée de mon père. À soixante-dix ans, après son accident vasculaire cérébral, elle n'a pas pu y revenir. On l'a placée en maison de retraite. C'est là qu'elle vit encore aujourd'hui.

Mon père occupe une autre maison, qu'il a achetée après le divorce d'avec ma mère. Il est resté dans le même village, celui où j'ai grandi, celui où il a grandi. Il vit dans sa maison avec des tas de vieilleries laissées par d'autres, des locataires qui étaient là avant lui. Il n'a rien osé jeter de ce qui leur appartenait, persuadé que le moindre objet pouvait avoir une valeur.

Dans sa maison, ma mère avait amassé, entassé toutes sortes de choses, les unes après les autres, autant en haut dans la partie habitable, qu'en bas dans le grand garage : des collections de vases, de

réipients en verre ou en plastique tout venant, des pots vides ou pleins de confiture, de farine, de graines, de biscuits. Il y avait de la nourriture dans les buffets, dans le frigo, dans les congélateurs, des sachets, des boîtes, des bocaux, produits périmés ou pas, plusieurs paniers en osier, trois ou quatre grands panneaux sur lesquels elle avait collé des photos. Aux murs, elle avait punaisé des posters, des draps de bain. Elle se servait de quelques meubles, d'une gazinière à bois, d'un buffet vert récupéré à Emmaüs, d'un vieux meuble à chaussures brinquebalant, de la machine à laver le linge dont la peinture blanche avait sauté sur un côté et qu'elle avait repeinte. Il y avait des tas de vêtements, du linge de lit, des armoires pleines. Beaucoup de choses simples récupérées dans des trocs, dans des décharges publiques, ou achetées sur les marchés, en supermarché. Beaucoup de choses usées. Nous avons presque tout jeté. Des heures et des heures de travail, plusieurs trajets jusqu'à la déchetterie.

Il n'y avait plus dans la maison, depuis déjà longtemps, ces meubles qu'enfant j'avais toujours vus. Ils avaient appartenu à mes arrière-grands-parents paternels et nous avaient été donnés.